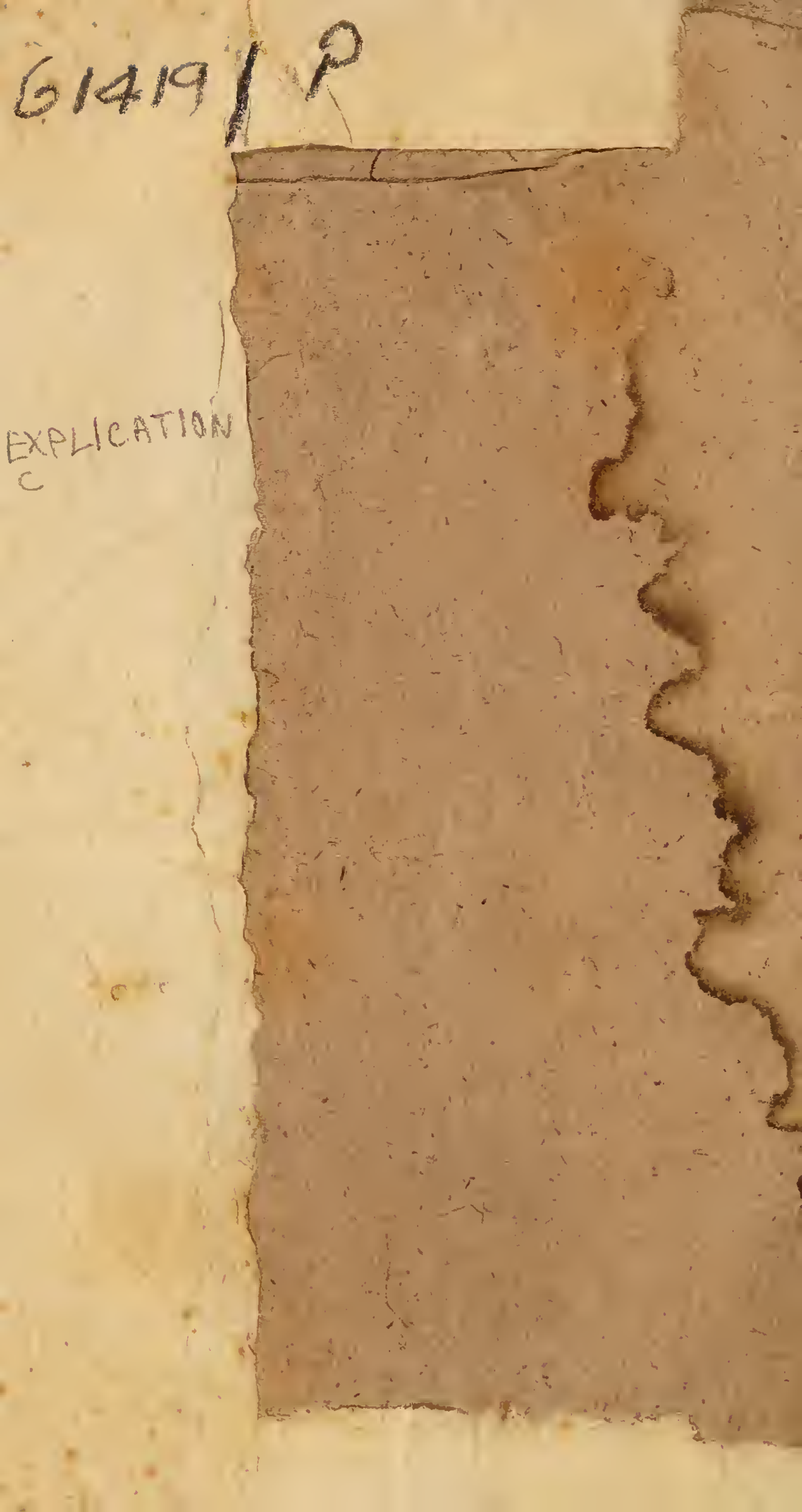

(P)


61419 P
EXPLICATION
C

EXPLICATION
DE
QUELQUES DOUTES
TOUCHANT
LA MEDECINE.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

PREFACE.

TOus les mouvemens de nôtre cœur doivent tendre au ſouverain bien : Il ne nous eſt pas permis de divertir cette impreſſion naturelle vers les biens particuliers, qui ſont ſi ſouvent l'objet de nos paſſions. De même, tous les efforts de nôtre eſprit ne doivent viſer qu'à la verité. Tout autre motif devient ſuſpect, pour ne pas dire criminel. Par là le droit de ſoûtenir la verité eſt devolu à tous les hommes : mais celui de la deffendre contre les vains efforts de ceux qui l'attaquent, n'apartient qu'à ceux qui y ſont obligez par leur état. Les erreurs contre la Religion doivent armer le zele des Miniſtres du Seigneur, & celles qui regardent les Maladies & les Remedes doivent reveiller l'attention des Medecins. L'amour de la verité eſt le ſeul motifqui a produit ce petit Ouvrage : Celui qui la deffend, le fait d'office, & par conſequent par devoir. Une erreur pour être commune n'en eſt pas moins condamnable ; attendre qu'elle ſe detruiſe d'elle-même, c'eſt faire dépendre l'éclairciſſement de la verité de l'incertitude de l'évenement. Preſſé par ces conſiderations on a crû qu'on ne pouvoit ſouffrir plus longtems une erreur publique ſur certains Remedes, ſans manquer à ſon devoir, ſans trahir la verité & ſans bleſſer l'interêt public. Si on nous attribuë quelqu'autre motif, on le deſavoüe ; à moins qu'on ne voulût y joindre

celui de nôtre honneur, duquel pourtant nous n'oserions nous servir, s'il étoit separé des autres. Ajoûtons à ces considerations que le public étant un jour détrompé, nous sçauroit mauvais gré de nôtre indolence, si nous l'avions laissé dans la bonne foi de son erreur, sans lui fournir des raisons à la faveur desquelles il puisse s'en retirer. De plus nos Reglemens, qui ne sont autres que le Statut municipal de la Ville, nous ordonnent de veiller sur tout ce qui regarde l'exercice de la Medecine, & de prendre garde qu'on ne trompe le public par une ignorance déguisée. On ne doit donc pas trouver mauvais qu'on le fasse avec toute la retenuë & la moderation qui convient à nôtre état.

Il est aisé de juger par là qu'on n'a d'autre vûë que de deffendre la verité contre l'imposture : Que si on y reconnois quelques traits personnels, on prie ceux qui voudroient s'en offenser, de les regarder comme des suites inevitables d'une deffense necessaire, à laquelle on croit son honneur interessé, & non point comme un dessein formé de s'en prendre à eux ; encore moins de les fâcher. On a d'autant plus de raison de faire cette declaration, que plusieurs personnes ont crû entrevoir ce dessein dans un premier essai, quoi qu'il n'y eût pas un mot qui pût donner lieu à ce soupçon : Ainsi outre la justification de nôtre propre conscience là-dessus, nous avons encore celle qui resulte de la verité de la chose.

Il n'en est pas de même des Auteurs de

ces erreurs ; comme il ne les établissent que par une conduite feinte, contraire à l'honnêteté publique, à l'honeur de nôtre Profession & au bien commun ; on n'a pas pû éviter de toucher un peu vivement certains faits, qui ont une influence essentielle sur les raisons, qui doivent servir au triomphe de la verité.

A l'égard de ses Fauteurs, on leur declare qu'on ne pretend pas leur donner un dementi public, encore moins faire douter de leur penetration & de leur discernement ; on est persuadé qu'ils ne manquent ni de l'un ni de l'autre : Mais on les prie seulement de retenir leur jugement, & de faire attention aux raisons qu'on leur propose. Il ne seroit pas extraordinaire que dans une matiere qui leur est tout à fait étrangere, ils eussent pris le change ; cela leur feroit beaucoup moins de tort, que de condamner le juste zele, & les motifs legitimes de ceux qui veulent démasquer l'imposture, & leur decouvrir la verité.

Comme on ne veut point faire une querelle particuliere de la discussion de ces doutes, on renonce par avance au droit qu'on auroit de reponsser les injures & les calomnies, qu'on pourra encore opposer dans la suite. Une conduite reguliere doit effacer les honteuses impressions des premieres ; & on espere de la verité, qu'en recompense des soins que nous prenons pour sa deffense, elle nous justifiera des dernieres.

DOUTE I. Si la Medecine est veritablement une Science, ou si ce n'est qu'un ramas de vaines conjectures, fondées sur des connoissances le plus souvent fausses, & presque toûjours incertaines.

II. S'il y a des Secrets en Medecine: Si ces Secrets peuvent être trouvez par toutes sortes de personnes, & s'il y en a qui ne soient connus que de certaines Nations.

III. S'il y a un Remede universel pour toutes sortes de Maladies & de Malades.

IV. S'il y a une methode de traiter les Maladies universelle pour tous les Pays & pour tous les tems.

V. Si la guerison qui suit un Remede, doit être attribuée à ce Remede.

VI. Si l'Or peut se resoudre en une liqueur, qu'on appelle, Or potable.

DOUTE I.

Si la Medecine est veritablement une Science, ou si ce n'est qu'un ramas de vaines conjectures, fondées sur des connoissances le plus souvent fausses, & presque toûjours incertaines.

LA Medecine a eu ses Athées comme la Religion; la sainteté de celle-cy n'a pas empêché qu'il n'y ait eu des hommes assés impies pour la rejetter; l'utilité de celle-là n'a servi qu'à rendre les autres assés injustes pour la condamner: Les preuves les plus sensibles de l'existence de Dieu, n'ont fait que des incredules; les biens qu'on reçoit de la Medecine, ne font que des ingrats: Ceux-ci insensibles à ses bienfaits, en affectent du mépris; ceux-là pressez par la force des raisons

qui s'opposent à leur impieté, s'aveuglent volontairement pour ne pas s'y soumettre. L'Impie nie l'existence d'un Dieu, par le pouvoir duquel il existe lui-même; l'ennemi de la Medecine blame un Art à la faveur duquel il joüit de la vie : Enfin l'un & l'autre ne s'élevent contre leur bienfaiteur, que pour se dispenser des devoirs d'une juste reconnoissance. Mais comme on neglige l'incredulité du premier, qui resiste à un sentiment interieur; aussi on méprise l'ingratitude du second, qui dissimule un bienfait reçû.

On ne croit plus qu'il y ait de veritables Athées, & si quelques uns feignent de l'être, on les livre à la conviction pleine & entiere, qui resulte de la parfaite harmonie de cet univers, la voix de toute la nature leur impose silence, & l'impression interieure d'un Etre souverain trahit la violence qu'il se font pour se le cacher. De même on ne croit pas qu'il y ait des personnes d'un entêtement assés outré contre la Medecine, qu'il faille faire revivre contre

eux le ſçavant Livre d'Hypocrate, *de Arte*. On reconnoit aujourd'huy qu'il y a un veritable Art de Medecine ; tant de Malades gueris par ſes Remedes, tant de vies prolongées par ſes conſeils, tant de ſantez affermies par ſes regles, en ſont des preuves contre leſquelles l'incredulité la plus opiniâtre ne ſçauroit tenir. Si la Religion n'a plus d'Athées à convaincre, elle a un nombre infini d'Heretiques à combattre : De même la Medecine n'a plus de ces ennemis declarez, auſquels il faille oppoſer les raiſons d'Hypocrate ; mais il y a une infinité de gens qui ne pouvant point la détruire, tâchent au moins de la décrier & d'extenuer ſon merite.

Depuis qu'on a oſé faire de la Medecine le ſujet des Divertiſſemens publics, le monde fourmille de ces mauvais plaiſans, qui reſteroient ſouvent à ſec dans les cercles, s'ils n'avoient recours à ces railleries empruntées qu'on a fait de tout tems contre un Art qui n'eſt pas moins utile que curieux. Oüi, diſent ces fades railleurs, la Medecine ſeroit fort utile,

ſi elle avoit quelque certitude ; ce ne ſont que conjectures & qu'apparences, il n'y a que tenebres & obſcuritez, & toutes ces Regles qu'on nous propoſe ſont plûtôt des artifices d'un Art trompeur, que des productions d'une connoiſſance éclairée. Qui a jamais penetré les ſecrets de la nature, les reſſorts de nôtre machine, & la diſpoſition interieure de nos humeurs ? Qui eſt-ce qui peut faire un juſte diſcernement des cauſes differentes qui concourent à la production d'un même effet ? Qui enfin peut ſe flatter dans les connoiſſances naturelles d'avoir atteint ce point d'évidence & de certitude, où nous menent les autres Sciences.

Ainſi declament contre la Medecine ceux qu'une vanité mal entenduë fait douter des choſes les plus certaines ; ainſi raiſonnent ces demi Sçavans, qui ne meſurent l'étenduë de l'eſprit humain, que par celle de leur genie borné. De ſemblables diſcours ſi ordinaires à certaines perſonnes, ont fait naître dans les autres quelque doute ſur la certitude

de la Medecine. Tâchons de l'éclaircir ce doute, & de détruire une prevention qui ne ſeroit pas moins injurieuſe à cet Art, que pernicieuſe aux Medecins.

Qu'on ne nous faſſe pas un crime de renouveller une querelle, qu'on dit être éteinte par le ſilence des plus celebres Univerſités & des Medecins de tous les ſiecles. On ſe trompe : Hypocrate a combattu le premier contre les ennemis de ſon Art, tous les Medecins l'ont fait aprés lui toutes les fois que les occaſions s'en ſont preſentées ; & lors qu'un murmure public excité par les menées d'un eſprit remuant, fait revivre ces ſortes de reproches contre la Medecine, bien loin que ce ſoit un excés de *delicateſſe ſur le point d'honneur* aux Medecins d'en entreprendre la défenſe, il leur ſeroit honteux de ne *croire leur honneur intereſſé à repouſſer tant de Satires & de Calomnies qu'on leur fait, ſi ce n'eſt par le mépris qu'ils en doivent témogner par leur ſilence.* Des attaques reïterées n'ôtent pas le droit d'une legitime défenſe, elles la ren-

dent méme neceſſaire, & des provocations trop frequentes permettent à une patience laſſée d'éclater en fureur. Il y auroit de l'injuſtice que le public voulût ſe permettre toute ſorte de liberté contre les Medecins, décrier leur Art, railler de leurs maximes, ajoûter à ces railleries un injuſte mépris de leurs perſonnes, violer à leur égard toutes les regles de la bienſeance & de l'honnêteté, faire revivre contre eux toutes les fadaiſes des ſiecles paſſez, decider temerairement de leur merite, élever ſur leurs ruines des empyriques, dont toute la ſcience ne conſiſte que dans des manieres étudiées & dans un air composé. Il y auroit, dis-je, de l'injuſtice que ce même public pretende que les Medecins doivent devorer en ſecret ces inſultes, & enſevelir dans un honteux ſilence le reſſentiment naturel qu'elles doivent leur inſpirer. Une pareille deffenſe peut-elle être l'effet de la demangeaiſon d'écrire, dans les perſonnes à qui il doit ſi peu couter de le faire, & qui ne le font jamais qu'aprés

plusieurs provocations ? La crainte du soupçon de l'interêt particulier ne doit pas leur fermer la bouche ; il leur est permis de le chercher cet interêt particulier en procurant celui du public, duquel il est inseparable ; car pour lors la vûë du bien public justifie leur conduite, & les met à couvert de tout soupçon d'*envie*. Que si ce n'est point un interêt sordide, mais bien un interêt d'honneur & de reputation, du soin de laquelle nous ne sommes pas moins redevables à nous-mêmes qu'aux autres, pourquoi ne leur sera-t'il pas permis de suivre le conseil du Sage, * & de repousser par une honnête deffense des calomnies publiques également fausses & injurieuses.

Quand la Medecine n'auroit aucune certitude, il suffit qu'elle ne doive point sa naissance au hazard, ni à l'invention d'un seul homme, pour meriter nôtre confiance. Si cette Science étoit l'effet d'un sort aveugle, on devroit s'en méfier, & craindre de lui voir souffrir les mêmes vi-

* *Curam habe de bono nomine.* Eccles.

ciſcitudes qu'éprouvent tous les jours les choſes fortuites : Si elle étoit le fruit de quelque recherche capricieuſe, ou la production de quelque imagination dereglée, il faudroit la rapeller à un nouvel examen, & être en garde contre les ſurpriſes de la nouveauté. Mais ſi cet Art eſt né avec le monde, ſi la neceſſité l'a formé, ſi la raiſon l'a perſuadé, ſi l'experience de pluſieurs ſiecles l'a confirmé, ſi ſes regles ſont celles de la raiſon, ſi elles ſont fondées ſur les loix immuables de la nature, ſi elles ſont autoriſées par le conſentement unanime des Nations les plus polies, peut-on ſans injuſtice lui refuſer ſa confiance, le mépriſer ſans temerité, le decrier ſans ingratitude ?

Puiſque la Medecine a eu les mêmes commencemens que les autres Sciences, qu'elle a eu comme elles ſes accroiſſemens & ſes periodes, & qu'enfin en ces derniers tems elle a été pouſſée, comme toutes les autres, au plus haut point de perfection ; pourquoi ſera-t'elle ſeule privée de cette certitude, qui la rend digne de

nôtre curiosité & de nôtre estime ?

L'exercice de la Medecine ne roule presque que sur trois chefs : Le Medecin doit connoître le sujet sur lequel il exerce sa Science, les affections ou les differentes dispositions de ce sujet, & les instrumens dont il se sert pour conserver les bonnes dispositions, ou pour corriger les mauvaises. Pour la connoissance du sujet, qui est le corps humain, l'exactitude de nos Anatomistes ne nous laisse rien à desirer : Les nefs suivis jusques dans leur derniere distribution, la structure des visceres revelée, les plus petits ressorts de nôtre machine découverts, la mechanique de nos mouvemens expliquée, la composition de nos humeurs scrupuleusement analysée, nous sont de seurs garans de la parfaite connoissance que les Medecins ont du corps de l'homme. Celle des differentes dispositions, qui l'affectent, n'est pas moins parfaite : Les signes des maladies sont fixes & immuables, ils ne dépendent point des changemens des saisons, des revolutions des tems,

des alterations de l'air, ni de la difference des temperammens; parce qu'ils ſont les ſuites naturelles des diſpoſitions particulieres, qui cauſent les maladies: Ainſi quand les obſervations de pluſieurs ſiecles ont reconnu qu'un tel ſigne a toûjours marqué une telle maladie; cela ne ſçauroit tromper, & les jugemens que l'on fonde là-deſſus, ſont ſolides & preſque infaillibles.

On dira ſans doute qu'il n'en eſt pas de même des cauſes des maladies, qu'elles ſont auſſi obſcures que les ſignes en ſont manifeſtes, que pluſieurs cauſes differentes peuvent concourir à produire un même effet, comme pluſieurs effets peuvent naître d'une même cauſe; & que dans cette diverſité, un Medecin peut prendre facilement le change. On convient que les cauſes des maladies, comme celles de tous les autres effets naturels, ne ſe preſentent pas toûjours d'elles-mêmes, & qu'elles demandent quelque attention de la part du Medecin: & c'eſt ce qui fait voir que la Medecine eſt une veritable Science; car ſi tout

y étoit aiſé & facile, on la regarderoit plûtôt comme un inſtinct naturel, que comme une connoiſſance acquiſe. Cependant quelque difficulté qu'il y ait à penetrer ces cauſes, il n'eſt pas impoſſible de les reconnoître ; un eſprit preſent & attentif les découvre, un jugement ſolide les diſcerne, un long exercice apprend à les corriger.

D'ailleurs les cauſes des maladies ont leurs ſignes propres, qui ſont des guides aſſurez dans ces routes difficiles. On raporteroit volontiers des exemples de toutes ces choſes, ſi on ne craignoit l'ennui d'une matiere ſi ſeche.

Les inſtrumens qui doivent conſerver nôtre machine ou la reparer, ſont les Remedes, qui étant, pour ainſi dire, des agens neceſſaires, doivent toûjours agir de la même maniere, quand ils trouvent les mêmes diſpoſitions. Or nous connoiſſons à preſent la force des Remedes purgatifs, les proprietez des alterans, la vertu des ſpecifiques dans les maladies particulieres ; & dans les autres, on ſuit

les maximes generales de l'Art : Un Medecin muni de ces trois connoiſſances, peut conter ſur des regles ſeures, & les fautes qu'il fera ſeroit moins la preuve de leur infidelité, que de ſon peu d'attention. Qu'il faſſe entrer, ſi on veut, dix *grains de ſon inclination dans ſes Ordonnances*, il n'en peut rien arriver de fâcheux ; parce que ſon inclination étant toûjours éclairée & ſubordonnée aux regles de ſon Art, il preferera le plaiſir de les ſuivre à celui de ſe ſatisfaire, & il fera ceder ſon inclination à ſon devoir. Mais quand tout ne ſeroit pas également certain dans la Medecine, en meriteroit-elle moins nôtre confiance ? Quelques obſcuritez répanduës dans cette Science, peuvent-elles la rendre inutile ? Tout eſt-il évident & démonſtratif dans les autres Sciences ? La contrarieté des ſentimens, & les conteſtations qui naiſſent tous les jours entre les Sçavans, ne nous prouvent-elles pas aſſés qu'elles n'ont pas plus d'évidence que la Medecine ? Il ſeroit inutile de refuter

ici Montagne, depuis qu'un Sçavant Philoſophe nous a fait voir que les penſées de cet Auteur ſont plûtôt des ſaillies d'une imagination forte, que des reflexions d'un eſprit juſte.

Il ſuit de là que la Medecine n'eſt point un ramas de vaines conjectures, mais que c'eſt une Science abſtraite & difficile, qui n'eſt pas à la portée de tout le monde, & à laquelle il faut apporter des diſpoſitions heureuſes. Les connoiſſances naturelles ſont le prix d'un long travail, & la recompenſe d'une application continuée : Or ces connoiſſances ſont abſolument neceſſaires pour la Medecine, il y a entre elles une ſubordination naturelle, & on ne peut arriver à celle-cy qu'on n'ait paſſé par celles-là. Que penſer donc de ces perſonnes, qui n'ayant aucune ſorte de litterature, dépourvûs de toutes ces connoiſſances naturelles, incapables même de l'attention qu'elles demandent, ſe donnent pourtant pour Medecins ; qui ſans étude & ſans exercice préſument d'en ſçavoir plus que ceux, qui ont donné toute

leur vie à l'un & à l'autre; & qui, plus rusez que sçavans, se joüent impunement de la credulité du public? Que peut-on, dis-je, penser de ces personnes? si ce n'est qu'excitez par l'espoir d'un gain criminel, ils cherchent dans un état emprunté des ressources qu'ils ne sçauroient trouver dans celui qui leur convient. Mais aussi que croire des autres, qui sans choix & sans discernement suivent le vent de l'opinion publique, & se confient à des gens d'une probité suspecte, & d'un merite douteux? Qu'en peut-on croire? si ce n'est qu'une aveugle prevention est la regle du choix & de l'indigne preference qu'ils font des Charlatans aux veritables Medecins. On voit dans ces personnes l'union monstrueuse d'une incredulité ridicule, & d'une credulité outrée; semblables à ce peuple infidele, qui ayant refusé les Prophetes, recevoit favorablement les Devins; ils rejettent les initiez & les veritables enfans de l'Art, pendant qu'ils prostituent leur estime & leur confiance aux Adulterins & aux

Empyriques. Les fautes des premiers ne ſçauroient juſtifier cette injuſte preference ; car quoi qu'ils ne pretendent pas à l'infaillibilité, ces fautes éclatantes qu'on leur impute, étant plûtôt l'effet de la relation infidele des malades, que de l'ignorance des Medecins, ne peuvent pas les rendre *la riſée du Royaume*, encore moins *des Païs étrangers*, où l'on juge des autres avec plus d'équité & de diſcernement, ſur tout dans un cas dont toute la Medecine convient que tous les ſignes en ſont équivoques, où il eſt beaucoup plus facile au malade de ſentir ſon mal qu'aux autres de le connoître, & où enfin la complication de deux maladies, une naturelle & l'autre contre-nature, terminées toutes deux par la même évacuation naturelle, peut avoir trompé ceux qui jugent trop legerement de ce qu'ils n'entendent point. Au moins les fautes des Medecins n'ont jamais des ſuites fâcheuſes, & quand ils ne peuvent pas, par une gueriſon parfaite, garentir le malade de la mort, ils la lui ren-

dent plus douce, * en ſoulageant leurs peines & en ſoûtenant la nature dans ſes defaillan-ces : Au lieu qu'une mort imprevûë ſuit toûjours de prés les fautes des derniers. Tel a ſurvecu aux mépriſes des Medecins, qui a été dans la ſuite la triſte victime de l'ignorance des Charlatans.

DOUTE II.

S'il y a des Secrets en Medecine : Si toutes ſortes de perſonnes peuvent les trouver, & s'il y en a qui ne ſoient connus que de certaines Nations.

IL n'eſt rien de plus aiſé à celui qui veut exercer l'art criminel d'abuſer de la credulité des hommes en matiere de Medecine, que de ſe produire à la faveur d'un Secret. C'eſt là un pretexte ſpecieux pour ſe diſpenſer de donner des preuves publique de ſa capacité : C'eſt un titre qui affranchit de tout examen & de tou-

* *Quibus vitam præſtare non poſſunt facilem exitum parant.* Plin.

te recherche : C'eſt un voile qu'on jette ſur les yeux du public, pour l'empêcher d'apercevoir l'ignorance de celui qui le trompe. Il ſemble qu'un homme à Secrets ſoit en droit de ſe faire rechercher, & qu'un gain exceſſif doive être le prix de ſa fourberie. Mais moderons un zele trop vif, & ne crions à l'impoſture qu'aprés que nous aurons prouvé qu'il n'y a point de Secrets en Medecine.

Quand on dit qu'il n'y a point de Secret, on ne comprend pas ſous ce mot ces heureuſes découvertes, qui ſont plûtôt l'effet du hazard que le fruit d'une curieuſe recherche, telles qu'étoient autrefois celle du Kina & de l'Ipecacuana, lors qu'ils n'étoient connus que de certaines perſonnes : Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner, ſi c'étoit là un titre legitime pour en exiger un prix énorme. Ces ſortes de Secrets ne reſtent pas long-tems inconnus : En effet, ces deux-là furent dabord divulguez, & la generoſité du Roy, toûjours attentif au bien de ſes Sujets, rendit public ce que la cupidité des particu-

liers leur faisoit cacher. On entend par Secret ces découvertes qui sont dûës à une vive penetration & à un travail opiniâtre ; car il n'y a pas lieu de croire que dans un siecle aussi épuré des superstitions que le nôtre, il y ait des gens assés simples pour croire que l'invention d'un semblable Secret, soit un don du Ciel départi à certaines personnes : On ne doit ajoûter foi à ces inspirations divines, que lors que la sainteté des personnes & la regularité de leur vie nous en sont garans. La découverte d'un Secret ne peut être accordée qu'à un genie heureux & à une application infatigable, & l'on doit se méfier de ces gens à Secrets. Il n'est point de Mixte dont les Sçavans de tous les siecles & les illustres Accademies de celui-cy, n'ayent fait des analyses tres-exactes : Ils ont separé les principes des plantes, & ils ont cherché dans leur mélange avec differens sucs, & avec les humeurs de nôtre corps les preuves de leur vertu naturelle. Ils ont fait souffrir diverses preparations à toutes les parties

des animaux ; & par un travail ingenieux, ils en ont retiré toutes les qualités qu'elles avoient reçûës des alimens dont l'animal s'étoit nourri : Enfin, ils ont traité les Metaux & les Mineraux avec toute l'adresse necessaire pour en extraire leurs vrayes proprietés, sans donner dans ces preparations inutiles, plus propres à contenter l'avarice, qu'une loüable curiosité. On est alié chercher les tresors de la nature jusques dans les regions les plus reculées : On est descendu jusques dans le fond des abîmes, pour y trouver une vegetation nouvelle : On diroit que le Seigneur ait departi aux hommes le pouvoir de créer de nouveaux Mixtes, & que la nature n'ait refusé ses richesses aux siecles passez, que pour les répandre à celui-cy avec plus de profusion. Qui pourra se persuader que quelque Remede ait éludé la penetration de ces curieux scrutateurs de la nature, & qu'un hazard aveugle trouve ce qui aura échapé à une recherche éclairée ?

C'est une vanité outrée, disent ces

personnes avides des Secrets, de croire que la nature ſoit épuiſée par vos recherches, & qu'il n'y ait plus rien à trouver : C'eſt donner en quelque maniere des bornes à la puiſſance Divine, que de fixer la nôtre à ce qui a été découvert juſqu'ici. Les nouvelles découvertes nous ſont des gages certains de celles qui ſont encore à faire, & les progrés qu'on a fait en ſi peu de tems, nous répondent de ceux qu'on fera dans les ſiecles à venir.

Nous ne voulons pas meſurer icy l'étenduë de la nature, ni ſonder ſa profondeur ; il faudroit entrer dans un trop long detail pour prouver que tout ce qu'on peut trouver de nouveau, n'eſt qu'un déguiſement des choſes déja connuës, ou une eſpece de reſurrection. Mais ſuppoſons que cela ſoit poſſible, & qu'on puiſſe ajoûter de nouveaux Remedes à ceux que nous avons : Qui eſt-ce qui aura le bonheur de les trouver ? Seracе un homme groſſier & d'un genie borné, qui n'aura aucune ſorte de litterature, ni aucune adreſſe à manier les operations de l'Art ? Se-

ra-ce cet autre qui a toûjours mené une vie errante & vagabonde, & qui plus occupé des ſoins de la vie, que du deſir de ſe rendre habile, n'a pû ſe menager ni le tems ni les moyens neceſſaires ? Il faut pour faire ces découvertes avoir une penetration d'eſprit & une ſolidité de jugement peu communes ; il faut joindre aux lumieres d'une ſcience profonde un long exercice dans l'Art induſtrieux de diſſoudre les Mixtes : Il faut enfin que les moyens de la fortune favoriſent les heureuſes diſpoſitions de la nature. Et ſi le hazard ou l'habileté peuvent faire trouver un Secret, la ſeule Science peut apprendre à s'en ſervir à propos.

Mais ne trouveroit-on point chez les Nations étrangeres ce qu'on ne trouve pas parmi nous ? Ces Peuples que nous appellons aujourd'huy Barbares, mais qui ne l'ont pas toûjours été, & dont les peres ont excellé dans les Sciences ; & ſur tout dans la Medecine : Ces Peuples, dis-je, ne pourroient-ils pas avoir quelque Secret, qui ſe fut tranſmis de leurs peres à

eux par tradition ? Seroit-il ſurprenant que la nature eût reſervé quelque faveur particuliere à un Païs où la Medecine a pris naiſſance, & qu'il y eût parmi ces Peuples barbares quelques reſtes precieux de la Doctrine de leurs peres ?

Il en eſt de ces perſonnes qui ſe ventent d'apporter quelque Secret des Nations étrangeres, & ſur tout des Arabes, qu'on croit avoir été plus habiles que les autres en Medecine, comme de ces animaux qu'on amene des Païs étrangers, qui n'ont ſouvent rien de curieux que l'avantage de venir de loin. Quelle apparence que parmi des Peuples, qui ne cultivent plus les Sciences, qui vivent dans une ignorance groſſiere, & qui n'ont pas aſſés de lumiere pour ſe mettre au-deſſus des illuſions d'une fauſſe Religion ? Quelle apparence, dis-je, que chez de tels Peuples, on puiſſe apprendre les myſteres de la Medecine inconnus dans un Païs, qui eſt le centre de la Science & des beaux Arts ? Le ſoin qu'on a pris d'envoyer ſur les lieux d'habiles Naturaliſtes,

pour examiner ce qu'ils ont de particulier, ne doit-il pas nous desabuser de cette fausse opinion, que ces gens là ayent des choses qui nous sont inconnuës. N'est-ce point encore une erreur de croire que les Arabes ayent été si habiles en Medecine ? Il est bien vray que lors de la decadence des Lettres en Europe ils ont cultivé toutes les Sciences, mais pour la Medecine ils l'ont bien moins embelie par leur Commentaires, qu'ils ne l'ont obscurcie par des interpretations fabuleuses, & par des traductions infideles. La Doctrine d'Hypocrate & celle d'Aristote seroient venuës pures jusqu'à nous, si elles n'avoient pas passé par leurs Interpretes & par leurs Traducteurs. N'est-ce pas les Arabes, qui ont introduit dans la Medecine cette confusion de remedes, & ces embarras dans les Compositions, qui les rend si degoutantes, & presqu'inutiles ? N'est-ce pas à eux que l'Art imposteur de l'Alchymie doit sa naissance & son origine ? N'est-ce pas eux enfin qui ont cherché les premiers dans un Art utile & necessaire les

moyens de contenter leur avarice, ne laiſſant à leurs deſcendans que de vaines eſperances, plus propres à irriter la cupidité qu'à la ſatisfaire? C'eſt ſans doute par là, que ceux qui, à la faveur de cet Aart trompeur, veulent ſe menager un gain criminel, affenctent de chercher chez ces Peuples de quoi autoroſer leurs Remedes: C'eſt toûjours d'un Arabe ou d'un Juif qu'un Empyrique tient ſon Secret; & pour lui donner plus de créance, il renonce à la gloire de l'invention, de peur de s'arroger un merite que ſon ignorance dementiroit: Chargé de ce precieux dépôt, il ne le diſpenſe qu'à ceux que le credit ou l'interêt lui rend reſpectables, la charité n'eſt pas un titre ſuffiſant pour l'obtenir; & ſi on ne lui fait ſonner le métail, il eſt ſourd aux prieres les plus preſſantes. Cette dureté à refuſer un ſecours ſi utile, ne fait qu'irriter la prevention publique. Tout le monde court au Secret comme à une ſource de vie; quelques uns y reçoivent un ſoulagement imaginaire, pluſieurs y trou-

vent une mort certaine, tous y laissent dequoi les faire repentir d'une confiance si mal fondée.

Mais pourquoi se tant recrier contre un Secret, diront certaines personnes, que la vanité de ne point se dementir retient encore dans la prevention ? Pourquoi vouloir priver le public d'un si grand avantage ? Si ce Secret est bon, peut-on le décrier sans se declarer contre les *interêts de l'Etat*, contre *le bien public*, & contre *la Religion* ? S'il est mauvais, qu'en craignez-vous ? Abandonnez-le à son propre sort, vous verrez décheoir en même tems la reputation de l'Auteur & celle du Remede, à mesure que son prix diminuera. Quel étrange renversement des idées les plus naturelles ! C'est bien mal connoître les interêt de l'Etat & ceux du public, que de dire qu'on les blesse, lors qu'on attaque un particulier qui par la reserve d'un Secret bon & utile, viole la loi naturelle ; comme si les maximes de l'Etat & les regles de la societé civile devoient être contraires au droit naturel. Le dirai-je

encore, c'eſt bien mal connoître ſa propre Religion, que d'ignorer que le grand Precepte eſt celui de la Charité, que celui-là le viole formellement ce Precepte, qui prive le public des avantages d'un don precieux; dont il n'eſt que le dépoſitaire, & qui ne le diſtribuë qu'à prix d'argent & jamais par charité : que ſi ce Secret n'eſt qu'un déguiſement de quelque Remede connu & familier, comme il arrive ſouvent, pour lors ce n'eſt pas ſeulement manquer de charité, c'eſt tromper la foi commune, c'eſt exercer impunément un brigandage public, avec lequel on ne ſçauroit accorder *les interêts de l'Etat*, encore moins ceux de *la Religion* : Enfin ſi ce Secret eſt bon, que n'en faites-vous des épreuves publiques devant les Connoiſſeurs ? Que ne vous adreſſez-vous aux Magiſtrats & aux Princes, qui recompenſeront bien mieux vôtre merite que le public, toûjours ingrat & peu équitable ? S'il eſt mauvais, laiſſez-le, dit-on, tomber de lui-même *par les pernicieux effets qu'il cauſera*; c'eſt à dire, at-

tendez que celui qui le distribuë ait trompé toute la Ville par ses artifices & par ses airs contrefaits, qu'il ait ruiné plusieurs familles par la mort de leurs Chefs, qu'il se soit enrichi aux dépens du public, attendez que quelques succés douteux l'enhardissent à continuer ses voleries, attendez enfin qu'aprés avoir triomphé de la prevention des aisés par le prix énorme de son Remede, il abuse encore de la simplicité des pauvres, en le rabaissant à un prix médiocre. Voilà les dures consequences qui naissent de ce raisonnement specieux, par lequel on interesse l'*Etat & la Religon* dans la cause d'un homme qui blesse également l'un & l'autre, en faveur duquel on trahit hardiment la verité, en faisant servir les Medecins à son triomphe; car ces *honnêtes gens*, qui *ont dit ce qu'ils avoient vû, & ce qu'ils ne pouvoient taire, sans cesser d'être honnêtes gens*, assurent pourtant contre la verité d'un fait de notorieté publique, qu'*il faut juger de la bonté de ce Remede par le grand nombre de guerisons, & particu-*

lierement par celles des malades qui avoient été abandonnez par leurs Medecins ; faiſant ainſi un crime aux Medecins de l'honnêteté & de la moderation qu'ils ont fait paroître dans toutes ces occaſions, dans leſquelles l'impatience des malades ou la prevention des parens les a obligez de quitter avant le tems. Ne devroit-on pas rougir d'avoir eu pour eux ſi peu de menagement, au lieu d'en faire des trophées au depens de la verité, pour exalter un Charlatan? La fauſſeté de cette ſuppoſition ne convient gueres au caractere de ces *honnêtes gens, qui ont dit ce qu'ils avoient vû.*

Apprenez ma methode, & vous aurez tous mes Secrets, diſoit un ſçavant Medecin à ſes Ecoliers, qui les lui demandoient. Joignez la theorie à la pratique, la raiſon à l'experience, les diſpoſitions naturelles aux connoiſſances acquiſes, l'étude à l'exercice, & vous aurez tous les Secrets de la Medecine. C'eſt cette union qui caracteriſe le Medecin & demaſque le Charlatan, qui confond l'impoſture dans celui-ci & ſoûtient

la probité dans celui-là, qui * *fait lever la tête* au premier, & couvre de honte le ſecond.

DOUTE III.

S'il y a un Remede univerſel pour toute ſorte de Maladie & de Malade.

IL y a bien de choſes que le raiſonnement nous démontre poſſibles, mais dont l'experience ne nous a jamais montré l'éxiſtence : Cette difficulté à executer certaines choſes qui nous paroiſſent poſſibles, ne ſert pas moins à nourrir nôtre curioſité, qu'à nous faire ſentir nôtre foibleſſe. Tel eſt le Remede univerſel, dont pluſieurs Chymiſtes ſe ſont vantez, mais qu'aucun n'a jamais veritablement démontré : Fruſtrez de leur attente & pleins de vanité, ils ne s'en ſont expliquez que par des énig-

* *Diſciplina Medici exaltabit caput.* Eccleſ. 38. 3.

mes & dans un langage myſterieux, aimant mieux nous laiſſer douter s'ils l'avoient trouvé ou non, que d'avoüer de bonne foi que leurs recherches avoient été inutiles.

Quelque poſſible que ſoit ce Remede, on peut le nier, par la ſeule raiſon qu'on ne l'a jamais trouvé. Tout ce que nous avons dit ſur les Secrets, forme une preſomption raiſonnable contre ceux qui ſe vantent de l'avoir. Ceux qui admettent cette Medecine univerſelle lui donnent deux qualitez principales, celle de corriger les vices des humeurs, & celle de chaſſer hors du corps toutes les impuretez qui y ſont mêlées; ils ajoûtent que cette dépuration univerſelle devroit ſe faire par la ſueur, cette voye paroiſſant plus conforme à la nature que toute autre. Mais quand on conſidere la diverſité des principes du ſang, leurs combinaiſons differentes, les alterations contraires dont ils ſont ſuſceptibles; quand on fait attention aux vices des parties ſolides, aux changemens de ſituation, aux relâchement des

fibres, & aux divisions violentes qu'elles peuvent souffrir ; on a bien peine à croire qu'un même Remede puisse remplir des vûës si contraires & si opposées. En effet, comment concevoir qu'un même Remede puisse adoucir les sels dans l'un, & les éguiser dans l'autre, exalter les soufres dans celui-ci, & les deprimer dans celui-là, rafraichir les bilieux & les sanguins, & échauffer les pituiteux & les mélancholiques, attenuer la lymphe visqueuse des écroüelleux & incrasser le sang subtil des phthisiques, délier les esprits entravez dans les affections soporeuses, & reprimer leur ferocité dans les phrenesies, lever les obstructions, & temperer les ardeurs d'entrailles. Si on joint à toutes ces differences, celle des temperamens, & des differens degrés d'un même temperament, celle des inclinations & des passions de l'ame, qui ont une influence necessaire sur les mouvemens du corps ; on reconnoîtra que ce Remede universel est une de ces chimeres de l'Art qui perd dans son execution toute la

realité qu'elle avoit dans nôtre idée.

S'il ne paroît pas possible qu'un même Remede puisse corriger tous les vices de nos humeurs, il paroît encore moins possible qu'il puisse les purger de toutes les impuretez étrangeres, & les faire sortir par un même endroit dans tous les sujets. Les Anciens qui reconnoissent trois coctions ou trois digestions differentes, ont donné à chacune son excrement particulier : Les Modernes, au contraires, qui ont eu des idées plus claires de l'œconomie animale, ont distingué deux sortes d'humeurs, les excrementeuses & les recrementeuses, elles se separent toutes du sang dans leurs couloirs particuliers; celles-cy pour s'y remêler de nouveau, celles-là pour être chassées dehors comme inutiles : mais les uns & les autres conviennent en ce qu'ils reconnoissent tous divers excremens dans le corps humain : Ils conviennent encore que chaque excrement a son couloir propre, qui le separe du sang ; parce que la Physique nous démontre visiblement

qu'uu même couloir ne peut pas filtrer deux humeurs differentes. Ainsi les reins destinez à separer l'urine repoussent la matiere de la sueur, quelque analogie qu'il y ait entre ces deux excremens; car si les sueurs abondantes diminuent la quantité des urines, ce n'est pas à dire que ces deux excremens soient les mêmes, ni que le couloir de l'un puisse supleér au deffaut de l'autre; mais c'est parce qu'ils ont quelque chose de commun, c'est le phlegme ou la serosité qui separe un sel salé acre dans les urines, & qui entraîne un sel salé par les sueurs.

De cette mechanique ainsi expliquée, ne suit-il pas visiblement qu'un même Remede ne peut pas purger toutes les humeurs excrementeuses du corps par un même couloir; encore moins par deux couloirs differens; puisque la nature ne peut pas souffrir en même tems deux évacuations; & quand cela arrive, ce ne sont que des évacuations imparfaites, qui ne peuvent jamais terminer la maladie: Que la nature ne puisse pas souffrir deux

évacuations à la fois, nous le voyons tous les jours, lors que pour faire cesser une évacuation naturelle, nous en procurons une contraire par les Remedes : Que le sang contienne divers excremens de differente nature, nous les voyons sortir de même de nôtre corps : Enfin que chaque excrement doive avoir son couloir propre, & qu'ils ne puissent pas sortir tous par le même, l'experience le démontre, les raisons physiques le prouvent, & parconsequent on attendroit inutilement une dépuration parfaite du sang par un même Remede.

On dira sans doute qu'il suffit que ce Remede mette les humeurs en mouvement, laissant à la nature à leur donner une détermination vers le couloir, qui sera le mieux disposé à les recevoir ; que tous les Remedes qui évacuent sont d'une même nature, & ne different entr'eux que par les divers degrez de violence & d'activité ; que c'est par cette indifference des Remedes à pousser les humeurs par tous les couloirs, que

les

les Emetiques les plus forts ne font que purger ſimplement les uns, & que les Purgatifs les plus doux deviennent Emetiques dans les autres; que les ſudorifiques provoquent quelque fois les urines, & les diuretiques pouſſent ſouvent par la ſueur.

Nous convenons de tous ces principes, pour ne pas entrer dans une diſcuſſion qui nous meneroit trop loin: mais il reſte encore à prouver que cette évacuation excitée par le Remede & déterminée par la nature, eſt toûjours convenable à l'état du malade, ce qui n'eſt pas moins neceſſaire pour une guériſon parfaite; car la purgation convient aux uns, une douce tranſpiration ou un flux d'urine convient mieux aux autres. Il ne ſerviroit de rien de dire qu'une évacuation eſt toûjours convenable à l'état du malade, lors que la nature, toûjours éclairée dans ſes mouvemens, la détermine; car nous voyons ſouvent les humeurs déterminées naturellement vers des endroits par leſquels l'évacuation ne peut être que funeſte au malade: Ainſi, par exem-

ple, ce Remede donné dans une Hydropisie avec flux de ventre, suivroit bien le mouvement de la nature, mais il ne donneroit pas une évacuation convenable à l'état du malade, à qui il convient beaucoup mieux de voir sortir ses eaux par les urines. On peut donc avancer sans temerité que tous ces Secrets & ce Remede universel ne sont que des illusions, à la faveur desquelles on fascine l'esprit du public, on surprend sa confiance, on trompe sa bonne foi: Si ces Remedes ont un effet universel, c'est celui de faire sentir à tous ceux qui s'en servent, la peine de leur credulité, aux uns par une mort funeste, aux autres par une dépense excessive, & à quelques uns par tous les deux ensemble.





DOUTE IV.

S'il y a une methode de traiter les Maladies universelle pour tous les Pays & pour tous les tems.

PUisque tous les Secrets de la Medecine ne consistent que dans une methode reguliere, il semble au moins que pour la consolation des malades & pour la commodité des Medecins cette methode devroit être fixe & uniforme : Elle ne devroit point suivre les revolutions des tems, ni les changemens des lieux. Ne seroit-ce pas une espece de consolation pour un malade, si sur la triste épreuve qu'il fait d'une cruelle maladie, il pouvoit former des regles seures pour celles qu'il pourra avoir dans la suite, & pour celles de ses enfans, de ses parens & de ses amis? Chaque famille garderoit parmi ses titres & ses documens ces precieux monumens de l'amour de leurs Peres

pour se garentir des insultes des maladies, ou pour en éluder les funestes suites. Ne seroit-il pas bien commode pour les Medecins, s'ils pouvoient, comme dit Pline, par la fatale experience de la mort de quelques uns de leurs malades, se ménager les moyens de sauver les autres? Une maladie seroit la regle de l'autre; & la Medecine verroit encore aujourd'hui comme dans ses premiers commencemens, ses Regles & ses Preceptes appendus dans les Temples publics.

Le Seigneur l'a ordonné autrement, soit qu'il ait voulu nous mettre dans la necessité de recourir toûjours à lui, soit que ce soit là une suite de cet ordre & de la disposition generale qu'il a mis dans cet Univers; n'étant pas d'un Etre souverain de suspendre les Regles generales, qui font toute la beauté de son Ouvrage, pour prevenir de legers inconveniens, qui ne sçauroient la flêtrir. Il n'y a point en Medecine de methode fixe & uniforme pour tous les lieux: Hypocrate l'a bien reconnu

dans le ſçavant Traité qu'il a fait ſur cette matiere, * lors qu'il veut qu'un Medecin arrivant dans une Ville s'applique dabord à connoître ſa ſituation, ſon aſpect au Soleil, les vents qui y regnent, les eaux, le terroir, ce qu'il produit, ſoit plantes ou animaux, la maniere de vivre des Habitans, leurs exercices, leurs coûtumes, & generalement tout ce qui fait la difference d'un Païs à un autre. *Car de là*, dit-il, *il doit tirer ſes conſequences ſur tout ce qui ſe preſente, & s'il eſt bien inſtruit de toutes ces choſes, il n'ignorera la nature d'aucune maladie, ſoit particuliere, ſoit generale; & par conſequent il ne balancera point ſur les Remedes qu'il doit y apporter, & ne fera aucune faute; ce qui arrive inmanquablement à ceux qui n'ont pas eu la prudence de s'informer de toutes ces choſes.* C'eſt-à-dire, que celui qui ſans aucune attention à toutes ces differences, ſe ſert d'une même methode dans tous les Païs, ne peut que tomber dans des fautes auſſi honteuſes pour lui,

* *Lib. de aer. aq. & loc.*

que dangereuſes pour les malades : Il faut encore inferer de là, que perſonne ne peut mieux rencontrer la veritable methode pour un lieu que ceux qui y ont un établiſſement fixe, qui ſont capables d'y faire toutes les conſiderations qu'Hypocrate demande, & qui par les obſervations de chaque année, peuvent donner des juſtes predictions ſur les évenemens des maladies, & ſe faire des regles ſeures pour les traiter.

Si ſelon l'axiome des Philoſophes, la matiere de nos alimens fait les principes de nôtre conſtitution, les alimens étans differens dans tous les Païs, la conſtitution partciuliere des hommes doit y être également differente : Si l'air communique au ſang ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualitez, ou que ſuivant ſon élaſticité le ſang ait plus ou moins de mouvement : Une même methode ne ſçauroit convenir également à des Peuples qui ſe nourriſſent d'alimens gras, & reſpirent un air craſſe, & à ceux qui hument un air ſubtil, & uſent d'alimens acres & d'une boiſſon ſpiritueu-

ſe. De là cette oppoſition étrange entre la pratique des Medecins du Nord & celle des Medecins François: de là les heureux ſuccés que ceux-cy éprouvent des Remedes temperans & des rafraichiſſans ; & ceux-là des ſpiritueux & des volatils : De là enfin, cette grande retenuë dans l'uſage de la Saignée dans les premiers, & une prevention raiſonnable pour ce même Remede dans les ſeconds.

Cette difference de conſtitution dans les hommes de differens Païs, devient encore plus ſenſible par l'effet des purgatifs : Les plus doux qui purgent ici nos malades fort favorablement, ne donneroient pas la moindre émotion aux Polonois ; puisqu'un Auteur * qui a exercé la Medecine chez eux, nous aſſure les avoir toûjours purgé à une doze qui ſuffiroit pour quatre hommes de ce Païs : L'experience démentiroit la raiſon ſi la choſe étoit autrement.

Non ſeulement la pratique de la Medecine varie ſelon les lieux, mais encore ſelon les tems ; Les Obſerva-

* *Paradoxa Medica.*

teurs ſont remplis des deſcriptions de ces maladies populaires, qui étans d'une même eſpece, ont deſolé les Villes en divers tems avec des ſymptomes ſi differens, qu'elles demandoient des methodes tout à fait opposées. La Saignée qui avoit fait merveille dans certaines maladies contagieuſes, a été mortelle dans celles qui ont regné quelque tems aprés : Les volatils qui avoient reüſſi dans les unes, ſont devenus nuiſibles dans les autres; & on a vû des gens perir par la même methode par laquelle ils avoient été ſauvez les années auparavant. Il ſeroit inutile de prouver une choſe que les obſervations de tous les ſiecles ont verifié, & dont nous faiſons de tems en tems une triſte experience.

On voit par là s'il convient à certaines perſones de donner des regles de pratique : On aſſure avec autant d'impudence que de fauſſeté, que *pluſieurs celebres Medecins ont regardé l'uſage reïteré de la Saignée comme une pratique funeſte, qu'aucun Auteur n'a conſeillée dans les maladies ordinai-*

res;

res ; comme ſi les Auteurs avoient jamais fait une regle generale du nombre des Saignées, qu'ils laiſſent toûjours déterminer, auſſi bien que la meſure, à la prudence du Medecin ordinaire. On diſtingue des *oppreſſions de poitrine par replexion & par inanition* ; on confond l'*Apoplexie* où la Saignée convient, & celle où eſt elle contraite; on dit *que la nature ne pouvant ſouffrir aucun vuide, travaille inceſſamment pour remplacer par un nouveau ſang celui qu'elle a perdu par la Saignée* ; on parle d'*un feu étranger qui prend la place du naturel*, du *purgatif, qu'il eſt venin lui-même*, de *la cuite des humeurs*, de *la chaleur naturelle*, & une infinité d'autres fadaiſes, que la preſcription a renduës mépriſables, & qu'on a abandonnées à la vanité des demi-Sçavans : Enfin, on fait un galimathias de Medecine, dont nous ne voulons point étaler le ridicule ; parce que (toute vanité à part) on ne veut pas ſe battre à armes inegales, encore moins triompher d'un ennemi auſſi foible ; * on veut

* *C'eſt à dire en matiere de Medecine.*

ſeulement l'avertir une ſeconde fois qu'il ne ſe mêle plus de ce qui eſt au delà de ſa portée. On veut parler Phyſique, Medecine, Chymie ſans en avoir la moindre teinture ; & on croit en être quitte en diſant qu'on *ne ſçait ſi* on *a été un écho aſſés fidele* ; c'eſt dabord avoüer qu'on n'eſt pas plus intelligent dans ce que l'on rapporte que l'écho inſenſible du plus dur rocher. Si quelqu'un n'a pas eu aſſés de diſcernement pour juger d'un fatras de Medecine qu'on lui a mis entre les mains ; peut-on dire qu'il en ait eu aſſés pour juger de la bonté d'un Remede ? Qu'il apprenne que quand on ſe charge de la deffenſe d'un autre, on ſe rend garand de tout ce qu'on avance pour lui ; autrement on eſt en droit de lui dire, que l'un ne doit pas ſe mêler de ce qu'il n'entend point, ni l'autre de ce qui ne le regarde pas. Quelle raiſon avoient-ils de venir paroître tous deux *ſous la Sphere de nôtre Aggregation*, pour y joüer un rôlle qui leur convient ſi mal, & qu'ils ne rempliſſent pas mieux l'un que l'au-

tre, quoi que poussez par des motifs contraires, l'un par une cupidité criminelle, l'autre par une complaisance trop credule.

Il faut s'attendre à essuyer ici toute la fadeur de cette mauvaise plaisanterie si commune, que puisque les Medecins ont changé leur pratique; il faut aussi que le corps de l'homme ait changé, que le foye ne soit plus au côté droit, ni la ratte au gauche, & qu'il faut que tout soit ou confondu ou changé dans le corps humain. Le corps de l'homme n'a point changé, ses parties ont la même situation & le même arrangement qu'elles ont toûjours eu; le foye n'a pas changé de place, mais le cœur a, pour ainsi dire, changé de nature. L'homme est tel qu'il a toûjours été: mais ses inclinations & ses mœurs ne sont plus les mêmes. Amolli par la volupté, il se procure une vieillesse prematurée par une cruelle maladie, juste peine de ses dereglemens! Sensible à tout ce qui peut flater ses sens, il sacrifie sa santé à ses plaisirs, à force d'irriter son ap-

petit, il le détruit; plus il uſe de ces aſſaiſonnemens acres & de ces liqueurs ardentes pour ſe fortifier, plus il tombe dans la foibleſſe, & devient ſuſceptible des moindres impreſſions; enfin en proye à mille paſſions nouvelles, il devient ſujet à de nouvelles infirmitez. Par là nous avons vû en nous la vigueur de nos peres affoiblie, & le nombre de leurs années diminué; par là les maladies ſe ſont multipliées, & ſont devenuës plus rebelles; par là enfin les Remedes qu'Hypocrate employoit autrefois ſi utilement, ſont devenus en ce tems icy des poiſons dangereux.

Il n'appartient pas à toute ſorte de perſonne de faire ces differences que nous avons remarquées; il faut être initié dans les myſteres de la Medecine pour faire un juſte diſcernement de toutes ces circonſtances, qui en font varier la pratique ſuivant le tems & le lieu. Eclairé de plus vives lumieres de cette Science, on diſtingue la fievre de la fievre, les maladies preſentes de celles qui ont paſſé; ſi on joint à cette érudition pro-

fonde un eſprit preſent & un jugement ſolide dans l'uſage des regles generales, on ſçait ſe faire une Medecine particuliere pour chaque année & pour chaque Païs. Dépoüillé de toutes ces connoiſſances, on confond tout en aveugle, on ſuit toûjours la même route, & ſans aucune diſtniction des tems ni des lieux, on cherche moins à embraſſer une methode qui leur convienne, qu'à trouver les moyens de s'enrichir aux dépens d'un peuple credule. Excité par ce motif criminel, on viole les regles de l'Art les plus ſacrées, on proſcrit les Remedes les plus neceſſaires aux malades, s'ils ne ſont pas également utiles aux Medecins; on eſt moins attentif à meriter la confiance du public par un juſte titre, qu'à la ſurprendre par des artifices trompeurs; & ajoûtant l'impoſture à l'ignorance, on déguiſe tout, on diſſimule tout, & pourvû qu'on attrape le prix du Remede, on ſe met fort peu en peine de ſon ſuccés.

DOUTE V.

Si la guerison qui suit un Remede, doit être attribuée à ce Remede.

LA cauſe la plus ordinaire de nos erreurs, c'eſt d'unir des choſes independantes l'une de l'autre, & qui n'ont rien de commun entr'elles que l'ordre de l'évenement. Incapables d'attention, nous n'enviſageons les objets que par l'endroit le plus ſenſible; & pour nous épargner la peine de l'examen, nous ne jugeons des choſes que par des raports exterieurs & accidentels. De là ce raiſonnement vicieux par lequel nous concluons que la choſe qui precede eſt toûjours la cauſe de celle qui ſuit: De là la fauſſeté du jugement que nous portons lors que nous attribuons à un Remede l'effet d'une gueriſon, qui arrive aprés ſon uſage.

Pour juger ſainement de la veritable cauſe d'un effet, il faut faire

attention à toute autre chose qu'à l'ordre du tems ; il faut examiner s'il y a un raport essentiel entre cette cause & son effet, s'il ne sont jamais un sans l'autre, & si de la parfaite connoissance de l'un & de l'autre il en resulte l'idée d'une liaison necessaire entr'eux. Je n'attribuerai donc pas au Remede un succés que j'ai si souvent obtenu sans lui, & que j'ai manqué encore plus souvent avec lui ; & je conclurrai que toutes les fois que le succés & le Remede se sont trouvez ensemble, ç'a été plûtôt par une rencontre fortuite, que par nue connexion naturelle. Lors que quelqu'un vante la vertu d'un Remede, & qu'il en releve le merite par les guerisons qu'il en a operées, je dois, si je ne veux pas être la malheureuse victime de sa fourberie, suspendre mon jugement ; & si je reconnois que plusieurs ont été gueris de ces mêmes maladies par d'autres Remedes sans le secours de celui-là, qu'il en est mort un grand nombre de ceux qui n'ont pris que le Remede vanté, & que la plus-part de ceux

qui ont gueri avec ce Remede, en avoient pris d'autres, qui ſeuls ont eu le même ſuccés ; pour lors n'ai-je pas raiſon de douter que ce Remede ſoit la veritable cauſe de ces gueriſons, que l'on fait ſonner ſi haut. Si à toutes ces conſiderations j'ajoûte celle du peu de proportion qu'il y a entre les proprietez du Remede & la cauſe de la maladie; pour lors je puis aſſurer conſtamment que les guериſons que l'on prône ne ſont pas l'effet propre du Remede ; mais bien celui des autres qu'on a employez avec lui, ou bien celui du hazard, ou de la vigueur naturelle des malades.

Une maladie contagieuſe vient-elle ravager une Ville, dabord il s'éleve quelque Impoſteur, qui trouve à point un Remede à ce mal : Il ſe produit, & perſuadé que rien ne flate tant les malades que les aſſurances d'une gueriſon certaine, il leur promet tout, pourvû qu'il reçoive dabord le prix de ſes promeſſes. Déja une populace credule vole de toute part : Déja de zelez partiſans pu-

blient par tout la vertu d'un Remede divin : Déja enfin les premiers ſuccés, quoi que douteux & incertains, enlevent les ſuffrages du public. Pour lors on n'examine plus, on ne diſcerne plus le veritable merite des preſtiges de l'impoſteure, & on ſe laiſſe entraîner par le torrent de la prevention commune. Il ſuffit que quelques perſonnes ayent ſurvêcu à ce Remede, pour que chacun veüille lui être redevable de ſa vie. Les uns groſſiſſent leurs maux pour faire plus d'honneur au nouveau Medecin, les autres ſe donnent des maladies imaginaires pour avoir lieu de joindre leurs applaudiſſemens à ceux de la multitude, & ceux qui ne peuvent faire ni l'un ni l'autre, prennent le Remede par precaution, & cherchent dans un avenir incertain dequoi juſtifier leur erreur preſente.

On montre le Docteur à Secrets comme un prodige nouveau, dans la formation duquel la nature s'eſt ſurpaſſée : Bien-tôt on le regardera comme un miracle de la grace ; & le

procés verbal que l'on dresse des guerisons miraculeuses qu'il a operées, ne servira pas moins à sa canonisation, qu'à prouver son habileté.

Tout cela ne vient que de ce qu'on croit trop facilement que les guerisons arrivées aprés ce Remede, en sont le veritable effet. Qu'on pese exactement les qualitez du Remede, qu'on les compare avec la cause du mal, qu'on en discerne la nature, qu'on dissipe les charmes de l'illusion, qu'on se dépoüille des prejugez de l'opinion, & on reconnoîtra que la guerison qui le suit est la preuve la plus suspecte de son merite. Libre de ces preventions, on ne croira plus que quelques goutes d'une Liqueur puissent charmer tout à coup la malignité d'une fievre, & la faire cesser dans quatre jours; qu'un même Remede puisse remplir toutes les indications qui se presentent dans le cours d'une fievre maligne, ni que cette même Liqueur donnée aprés des Emetiques & avec les Remedes ordinaires, doive emporter la gloire de la guerison sur

les secours efficaces de l'Art ; au contraire, qui n'estimera pas ce Remede dangereux lors qu'il le verra manquer toutes les fois qu'il est donné seul ? Qui n'en craindta pas des effets funestes, lors qu'il considerera sa qualité acre & mordicante, contraire aux ardeurs de la fievre & aux inflammations internes, peu convenable dans un climat chaud, & toûjours fatale aux personnes d'un temperament vif & boüillant. Pour lors on avoüera que l'Art d'un seul Remede est l'art de tromper, & que ceux qui rapportent à ce Remede la guerison qui le suit, font entrer dans ce jugement plus de caprice & d'opinion que de veritable discernement.

Mais qui pourra concevoir, dira-t'on, que les malades guerissent malgré l'oposition d'un Remede qui ne leur convient point ? Contraire au temperament du malade, à la natuture du mal, & à la temperature de l'air, ne devroit-il pas au moins empêcher l'effet des autres Remedes que l'on donne avec lui ; & par con-

ſequent de quelque maniere qu'on le prenne, ſeul, ou avec les autres, un ſuccés malheureux ne devroit-il pas être toûjours la peine d'une temeraire confiance ? Cependant une heureuſe experience verifie le contraire.

Je ne puis rien oppoſer de plus juſte à ce faux raiſonnement que la comparaiſon d'Hypocrate * & ſes propres paroles. *Les faux Medecins ſont comme les mechans Pilotes : Les fautes que ces derniers font dans une grande bonnace, ne s'aperçoivent point ; mais s'ils ſont ſurpris par un grand vent, & battus par une furieuſe tempête, alors on voit manifeſtement que c'eſt par leur faute & par leur ignorance qu'ils ont laiſſé perir le Vaiſſeau. Il en eſt de même des méchans Medecins, quand ils traitent les maladies legeres, où ils peuvent faire les plus grandes fautes ſans danger, & il y a beaucoup plus de ces petites maladies qu'il n'y en a de grandes ; alors toutes leurs bevûës ne paroiſſent point aux ignorans. Mais ſi par malheur*

* Lib. de veter. Med.

on les appelle pour une maladie violente & dangereuſe, alors tout le monde peut s'apercevoir de leur faute & de leur ignorance dans leur art; car la punition ne ſe fait pas long-tems attendre, elle arrive tres-promptement.

DOUTE VI.

Si l'Or peut ſe reſoudre en une liqueur, qu'on appelle, Or potable.

L'Opinion des hommes a toûjours reglé le prix des choſes, mais elle n'en a jamais fait l'excellence: Libres dans leurs determinations & maîtres de leurs interêts, ils ont pû par un accord tacite donner de la valeur à certaines choſes, que leur rareté rendoit eſtimables: Mais creés eux-mêmes ils n'ont pas droit de décider du merite des autres creatures que par leurs bonnes ou leurs mauvaiſes qualitez: Elles les ont ces qualitez indépendamment du juge-

ment des hommes, & leur eſtime ne fût jamais la regle ni la meſure de leur bonté. C'eſt ainſi que par un accord commun & arbitraire de toute la ſocieté des hommes, l'Or eſt devenu le metail le plus precieux, ſur lequel on a reglé le prix de toutes choſes, ſoit à cauſe de ſa rareté, ou pour quelqu'autre raiſon, que je ne penetre pas. La diſtinction qu'on lui a donné parmi toutes les autres productions de la nature, a fait croire à ceux qui ne jugent des choſes que par opinion, qu'un metail ſi eſtimé devoit avoir des qualitez ſuperieures à celles des autres Mixtes, & que ſon utilité, par raport au corps humain, devoit répondre à celle qu'il a dans la ſocieté civile. Que de viſions ridicules, que de penſées fauſſes, que de comparaiſons outrées cette prevention a fait naître! Dabord on a crû entrevoir dans la dignité de ce metail & dans ſa couleur une conformité imaginaire avec le premier des corps celeſtes: On a voulu que l'Or fût ſa production favoritte, & qu'en le produi-

ſant il lui communiqua le pouvoir de regir le corps humain, comme il regit lui-même tous les corps terreſtres. Cependant toute la conformité qu'il y a entre ces deux corps, c'eſt que comme le Soleil anime tous les autres corps par ſa chaleur, l'Or eſt auſſi le premier mobile qui fait agir tous les hommes.

Les viſions de l'Aſtrologie ont fortifié cette prevention : Les ſuperſtitions magiques ont ſans doute introduit l'Aſtrologie dans la Medecine : On ſçait que la Magie & la Medecine ont pris naiſſance enſemble dans le même Païs : Hypocrate fut le premier qui tacha de les ſeparer ; mais cette union que la force de ſes pieux raiſonnemens n'avoient pû rompre, fut heureuſement détruite par la verité de l'Evangile. Aux ſuperſtitions magiques en ſuccederent d'autres, d'autant plus dangereuſes, qu'elles étoient moins criminelles ; je veux dire celles de l'Aſtrologie, que l'on pouſſa ſi avant qu'on ne regla plus la methode de traiter les maladies & le ſuccés des Remedes, que ſur

la ſuperſtitieuſe obſervation des Aſtres. Ces ſortes de ſuperſtitions aſtrologiques étoient trop favorables aux faux Chymiſtes pour ne pas les adopter : Engagez dans un long & inutile travail par tout autre motif que l'amour de la verité, ils chercherent à cacher leur honte & leur ignorance ſous des Emblêmes & ſous un langage énigmatique. Dabord ils ſoûmirent chaque partie du corps humain aux influences d'un Aſtre particulier : Ils dirigerent la vertu de chaque corps celeſte à produire dans le ſein de la terre ſon metail propre ; & ils déterminerent la qualité de ce metail à la partie ſoûmiſe à l'Aſtre qui le produit. Sur ce plan chimerique on éleva un vain Syſteme tiſſu d'idées creuſes & d'imaginations ridicules, qui revoltent le bon ſens & la raiſon, & qui ne ſervent plus aujourd'huy qu'à nourrir la vanité de ceux qui aiment à faire en public un vain étalage d'une fauſſe érudition. Fondez ſur ce Syſteme aſtrologique, au lieu de donner aux Metaux leurs veritables qualitez, ils ne leur

leur en ont donné que de fausses. C'est ainsi que certaines personnes exaltent les vertus de l'Or à fortifier le cœur, à reparer lss esprits & à faire revivre la chaleur naturelle à moitié éteinte ; c'est l'effet qu'ils attribuent à cette Liqueur, qu'ils donnent sous le nom d'*Or potable*, dont ils ne font pas moins sonner haut le prix que la vertu.

L'Or est un corps grossier & pesant, sans action & sans mouvement, dont toute la vertu ne consiste que dans sa masse & dans sa solidité : Fonder sur cela les vertus admirables qu'on lui donne, c'est faire voir qu'on est peu instruit des mouvemens de la nature ; & l'on n'auroit pas bonne grace aujourd'huy de recourir à ces explications ridicules, où il entre plus de fiction, que de veritable Physique. Un Mixte ne peut point exercer ses vertus & ses qualitez dans nôtre corps, qu'il ne souffre une division radicale de ses principes : Il faut, pour ainsi dire, que sa vertu s'éleve des ruines de sa propre substance, & qu'il cesse d'être

lui-même, pour nous donner la vie; en effet les alimens ne se convertiroient jamais en nôtre substance, s'ils n'avoient souffert auparavant cette dissolution parfaite dans l'estomach: Il faut que la serosité de la salive fonde les sels, que le ferment de l'estomach brise les souphres & que les autres fermens rendent toute la masse des alimens plus fluide, afin que les couloirs destinez separent les principes épurez des parties grossieres & terrestres, qui sont chassées dehors comme inutiles, pendant que les plus subtiles, suivant le cours ordinaire, portent une nourriture convenable à toutes les parties. Mais comme dans la maladie la force des parties destinées à cette digestion est extremement affoblie, la Medecine y supplée par les preparations qu'elle donne à ses remedes, dans lesquelles separant les principes actifs des terrestres, qui empêcheroient leur action, elle les presente aux malades tous digerez & tous purs. C'est là l'unique but de la veritable Chymie que de rendre l'action des Remedes

plus prompte & plus agreable en les dépurant de leurs parties groſſieres & inutiles. Sur cette idée on doit refuſer le nom & la qualité de Chymiſtes à ceux qui n'ont d'autres connoiſſance de la Chymie, que celle qu'ils ont acquiſe auprés des perſonnes qui cherchoient dans un Art vain des reſſources à la baſſeſſe de leur état ; à ceux qui n'ont raporté pour fruits de leurs travaux, qu'une Liqueur ſuſpecte, qu'on ne peut prendre ſeule ſans danger, & qui pour être ſupportée à beſoin d'un vehicule ſulphureux, qui ſuſpende l'action de ſon venin ; à ceux encore qui par une vaine oſtentation font en public des diſſolutions de l'Or, & montrent une Liqueur d'*Or potable*, qui eſt l'hameçon ordinaire où ſe prennent ceux qui ne jugent que ſur les apparences.

Nous ne pouvons donc pas reſſentir les heureux effets de l'Or, qu'il ne ſoit diſſout, ou par la digeſtion naturelle, ou par quelque operation de l'Art. Or la digeſtion naturelle n'y fait rien, ſi l'Or ſort entier des four-

naiſes les plus vives & les plus ardentes, quelque long-tems qu'il y reſte, s'il élude l'action du feu le plus violent; s'il ſurvit à toutes les operations qui détruiſent les corps les plus durs & les plus ſolides : Peut-on concevoir qu'il cede à la chaleur moderée de l'eſtomach, à la force de ſon ferment, ou à la douce violence du mouvement de ſes membranes ? Qu'on ne nous mette point en avant la diminution du poids arrivée à l'Or retrouvé dans les excremens de ceux qui en avoient pris par la bouche, ni d'autres experiences ſemblables : Les explications de ces phenomenes ſont connuës de tout le monde, & d'habilles Chymiſtes ont fait voir que les ſels volatils enlevent l'Or & le ſubliment. Ce Metail ne pouvant agir que par ſa peſanteur & par ſa maſſe, ne ſerviroit tout au plus, pris interieurement, qu'à fondre les obſtructions, en abſorbant les aigres & en augmentant le mouvement du ſang ; comme une poutre emportée par les eaux d'une Riviere, ébranle plus fortement les arcades d'un pont

contre leſquelles elle heurte, que ne fait le courant ordinaire de l'eau tout ſeul. Mais il en coûteroit un peu trop, on peut ſe procurer cet avantage auſſi ſeurement par l'acier, & à moindre prix.

L'Art n'a pas plus de force pour diſſoudre l'Or que la nature : (quand je dis diſſoudre, j'entens d'une diſſolution radicale, en ſorte que la ſubſtance de l'Or ſoit détruite, & que l'on en puiſſe retirer quelqu'un des principes qui entrent dans ſa compoſition.) J'en appelle à l'experience de tous les ſiecles, à l'authorité de tous les Auteurs qui en ont écrit, à la gageure de deux cens Loüis, dont on n'a plus parlé dés qu'elle a été acceptée, & au déſaveu public qu'en ont fait ceux qui avoient jetté les premiers fondemens d'un établiſſement éclatant ſur cette operation chymerique, à la faveur de laquelle on a faſciné les yeux & l'eſprit de ceux qui ne ſe croyent pas *gens à illuſion*. Si ces perſonnes, après une retractation ſi expreſſe, perſiſtent dans leur entêtement, on peut les donner

en proye à leur illuſion, comme des gens qui tombent dans une ſeconde erreur pire que la premiere. Dabord ce fut un Or potable, c'étoit une teinture d'Or, qui fortifioit le cœur & ranimoit la nature, qui ne gueriſſoit pas moins les maux avenir, que les preſens; peu s'en faut qu'elle ne rende l'homme immortel. On atteſte le Ciel & la Terre ſur le prix du Remede, on en fait des demonſtrations publiques, on flate la vanité du riche par un Remede precieux, qui lui fait ſi bien ſentir les avantages de l'opulence; & on laiſſe le pauvre dans le deſeſpoir où le met ſon indigence de ne pouvoir pretendre à un ſecours ſi cher: Le premier ne penſe plus qu'à joüir tranquilement de la vie, depuis qu'il ſçait qu'il a dans ſes treſors un Remede infaillible à tous ſes maux: Le dernier, eſpere du Ciel & des ſecours d'un Art plus vrai & plus ſolide, les avantages que la mediocrité de ſon état lui refuſe. On ſe fait des felicitations reciproques d'une ſi heureuſe découverte: Elle eſt devenuë l'objet de l'ad-

miration publique : On eſt ſurpris qu'elle ait été inconnuë juſqu'à preſent : On en conçoit du mépris pour ceux, qui étant du Secret de la nature, ne devroient pas ignorer un Remede, qui va être bien-tôt le ſoûtien *de l'Etat* & l'appui *du bien public* : Mais tirez le voile qui couvre cet artifice, faites ceſſer le charme, joignez à l'uſage des ſens celui de la raiſon, le diſcernement de l'eſprit à celui de la vûë : Ah ! on ne peut pas ſupporter cet examen, on bat en retraite, on ſe tire de ligne, crainte de ſuccomber : Il ne s'agit plus d'*Or potable*, mais ſeulement de la bonté du Remede ; & pour éviter une diſcuſſion importune, on prend le parti de faire l'agreable à contre-tems ſur un mot, * qui n'eſt pas d'uſage, quoi qu'il ſoit énergique, & qu'il n'ait été employé qu'avec reſtriction.

A ce ſeul trait on reconnoît bien mieux les Charlatans qu'ils ne ſe reconnoiſſent eux-mêmes dans ceux par leſquels on les a toûjours déſignez,

* *Indeſtructible.*

& qu'ils ne veulent point s'approprier, parce qu'ils leur ſont communs avec certains Medecins. Mais ils ne conſiderent pas que les Medecins, à qui ces traits conviennent, ſont indignes de ce nom, & que par cette conformité qu'ils ont avec les Charlatans, ils deshonnorent leur Caractere & leur Profeſſion.

La raiſon de la difficulté qu'il y a à diſſoudre l'Or radicalement, ſe tire, ſelon les Chymiſtes Phyſiciens, de ſa texture particuliere, qui eſt ſi forte & ſi ſerrée, que rien n'en peut diviſer les principes. On peut le fondre en chaux, le reduire en poudre impalpable, le reſoudre même en liqueur colorée & tranſparente, mais pour cela il n'eſt pas diſſout en ſes principes; c'eſt toûjours de l'Or. Selon les Philoſophes Hermetiques la difficulté qu'il y a à le diſſoudre, vient de ce que l'Or eſt un corps homogene, n'étant qu'un pur Mercure cuit, digeré & fixé par un Souphre tres-pur, & que les corps homogenes ne peuvent être reduits en leurs principes: Ainſi le Mercure

vulgaire

vulgaire, quoi que fort inferieur à l'Or, est un corps homogene, qu'on ne peut jamais détruire, de quelque maniere qu'on le traite. Il faudroit pour cela un dissolvant, qui fut aussi homogene, parce que, disent-ils, *natura naturam vincit & superat : natura lætatur*, disent les Auteurs, *& gaudet suâ naturâ.* Aussi est-ce un proverbe parmi eux qu'*il est plus facile de faire l'Or que de le défaire.* Nous ne poussons pas plus loin ces explications, de peur de passer les bornes que nous nous sommes prescrites : Ce seroit ici l'endroit où il faudroit fortifier la raison par les autoritez des Auteurs ; on les a au point, mais on se dispense de les raporter, de peur qu'on ne dise qu'on a voulu grossir cet Essai d'une érudition empruntée, & pour ne pas imiter ceux qui remplissent par une tirade de citations hors de place, le vuide que le deffaut de raisons laisse dans leurs Ouvrages, & qui dans une Brochure de trente pages, suppléent à la sterilité de leur plume par la grosseur du caractere.

Que l'Or ne se dissolve point, dira-t'on, *ce n'est pas là dequoi il est question, il s'agit seulement de sçavoir si le Remede est bon & utile au public, qu'un infinité d'experience l'ont démontré de la maniere du monde la plus convaincante, qu'un nombre infini de malades qui en ont été gueris, sont autant de témoins vivans qui en publient la bonté; aprés cela donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, peu importe que ce soit de l'Or potable ou non; il ne s'agit pas du nom & de la nature du Remede, mais bien de ses effets.* Comme si les effets d'un Remede n'étoient pas des suites necessaires de sa nature, & comme si les témoins vivans & l'experience seule n'étoient pas la preuve la plus foible de la bonté d'un Remede, nous l'avons démontré dans l'explication du cinquiéme Doute: mais le propre de l'imposture est de s'aveugler & de se démentir elle-même.

Si vous n'avez pas voulu faire croire que vous avez l'*Or potable*, mais que vous ayez seulement pretendu donner une grande idée de

vôtre Remede en lui faiſant diſſoudre l'Or ; c'eſt par là même que l'on doit juger qu'il eſt dangereux. Ce Metail ne peut être diſſoud que par une liqueur ſaline & analogue à l'eau Regale. Qu'on le goute, qu'on le prenne ſeül ſans le vehicule ſulphureux, qu'on le touche, & on en reſſentira dabord l'impreſſion cauſtique & brûlante. Sur cela on crie à la calomnie, on invoque ce qu'il y a de plus ſacré, *la Religion*, *l'Etat*, *le bien public*, & on ne craint point de les faire ſervir à canoniſer une erreur publique. Goûtez-le vous-même, continuë-t'on, il eſt doux & inſipide : Pourquoi donc lui donner une acreté ſaline que la langue ne diſcerne pas ? Tels ſont les raiſonnemens qui ne ſont fondez que ſur le témoignage des ſens. Un Menſtruë qui diſſoud l'Or doit avoir des molecules aſſés groſſes pour entrer avec violence dans ſes pores ; ainſi, par exemple, l'eſprit de Nitre, qui diſſoud l'Argent, ne diviſe point l'Or, à moins qu'on y ajoûte de l'eſprit de Sel, parce que pour lors par l'u-

nion des deux Sels, ſes molecules acquierent la groſſeur proportionnée à la grandeur des pores de l'Or. Cela étant ainſi il ne faut pas être ſurpris que des molecules ſalines ne faſſent aucune impreſſion ſur la langue, faute de cette ſubtilité neceſſaire pour en diviſer les fibres. De plus, ne pourroit-on pas ſoupçonner que dans ces occaſions un tour de ſoupleſſe, ordinaire à ceux qui font ſur eux-mêmes les épreuves publiques de leurs Remedes, eut ſubſtitué une autre Liqueur à celle dont on faiſoit l'épreuve; & cela avec bien plus de raiſon que lors qu'on tache d'inſinuer que la mort d'un malade doit être attribuée à un poiſon ſecret donné à l'inſçû de celui qui le traitoit; cherchant ainſi dans une calomnie atroce, capable de troubler toute une famille, dequoi juſtifier ſon propre crime & ne craignant point de retracer à des parens affligez toutes les horreurs d'une mort dont on eſt le ſeul auteur.

On veut bien pour ne pas manquer de bonne foi, avoüer que quel-

ques Chymiſtes ſe ſont vantez d'avoir diſſoud l'Or radicalement, mais ils ajoûtent en même tems que la dépenſe étoit infiniment au-deſſus des avantages qu'on pouvoit en retirer ; & quoi que nous ayons renoncé à la vanité des citations, on ne trouvera pas mauvais que nous en raportions une qui eſt preciſe, c'eſt Borellus de Caſtres qui dans l'Obſervat. VI. dit qu'aprés pluſieurs travaux il avoit trouvé un Menſtruë qui diſſolvoit l'Or dans l'eſpace de quelques heures ; & il ajoûte *At dicent rurſus multi, cur non ejus mihi copiam comparo ? Sed ſciant expenſas lucrum ſuperare, juxta Sendivogij doctrinam.* Les Adeptes ſçavent qui eſt Sendivogius.

Ajoûtons les raiſons de convenance à celles qui naiſſent de la nature de la choſe : Celui qui par un travail heureux auroit trouvé un *Or potable*, auroit-il beſoin de le débiter ? Ne ſeroit-il pas au comble de ſes vœux ? Que lui reſteroit-il à faire qu'à joüir paiſiblement du fruit de ſes travaux ? Je ne m'étends pas

davantage là-dessus, j'en ai assés dit pour me faire entendre à ceux qui sont dans le goût de ces Matieres, & j'en dirois peut-être trop pour ceux à qui elles sont insipides. Qu'il me soit donc permis de dire, que *je suis veritablement affligé par rapport à la reputation* de ceux qui croyent aux Secrets, au Remede universel & à l'Or potable, d'*entendre dire que le moindre reste de pudeur suffiroit pour leur faire appercevoir que si ces Remedes sont effectivement bons & utiles*, on ne sçauroit les cacher & en priver le public, *sans blesser la Religion, sans préjudicier à l'Etat & sans nuire au bien public*; & que s'ils sont mauvais, on ne peut les soûtenir *sans blesser la Religion, sans interesser l'Etat & sans nuire au bien public. Bien d'honnêtes gens ne feront pas difficulté de les rendre juges de cette question, sçavoir qui des deux doit être preferé, ou le bien public, ou l'interêt particulier* du Charlatan qu'ils protegent; ou la reputation d'un Particulier, ou l'honneur de tout un corps, qui ne tient pas le moindre rang dans

l'ordre de la societé civile. Toute reputation nous doit être sacrée : mais on se rend plus coupable en déchirant celle d'un Corps respectable par les services qu'il rend au public, qu'en décriant un particulier, qui n'a pour tout merite qu'une adresse délicate à déguiser un Remede par lequel il rançonne ce même public. Si dans le jugement que ces personnes font de ce Remede, *au lieu de consulter* la prevention, *qui est un tres-mauvais conseiller*, ils *n'avoient d'autre regle dans la decision qu'ils en font, que celle de la conscience*, de la raison & de l'équité naturelle ; ils reconnoîtroient que celui-là *marche seurement, qui marche simplement* ; c'est à dire, sans déguisement, sans fraude & sans artifice.

FIN.

8 ? d

860
2 : 6 8

1720
4 1 5

21 . 3 5
1 : 1 : 3 8 .
6
3
8

lo m bonis ab inicio cognitis
istae varie / tempora [illegible]ta
etates
sexus
tempor
celi et annorum constitutiones